LES INCENDIAIRES DU DAUPHINÉ,

OU

LES ENNEMIS DES GRANDS.

Du 8 Août 1789.

Il n'eſt pas étonnant, dans les criſes politiques, de voir des hommes entraînés par leurs paſſions, ſe nuire mutuellement & être victimes de leurs propres diſſenſions; mais ce qui doit ſurprendre, c'eſt cette quantité de brigands répandus dans le royaume, & qui y exercent leurs ravages, ſans profit pour eux; c'eſt cette quantité de donneurs de faux avis qui répandent l'alarme, & jettent le peuple dans la conſternation, en annonçant des maux ſuppoſés, ou les cauſant réellement dans une étendue de pays conſidérable. Voici les faits tels qu'ils ſe ſont paſſés & que les écrivent des gens dignes de foi.

Le vingt-ſix juillet, on vit un mouvement conſidérable dans la ville de Mont-Luel, ſituée en Breſſe. Il étoit occaſionné par le récit de trois payſans qui avoient vu, à une demi-

FRC 4317
MdW 7661

lieue, environ cinquante hommes bien armés, & qui faiſoient halte au coin d'un bois, où ils faiſoient cuire, ſur des feux qu'ils avoient allumés, des tranches de cochon. On crut qu'ils en vouloient à la ville; le ſieur André, receveur des gabelles, ſe hâta de mettre à couvert les deniers du roi; on dirigea enſuite un téleſcope du côté où ils étoient, & on les vit clairement défiler une groſſe corde, faire fondre de la poix-réſine dans laquelle ils trempoient des mêches, & formoient, avec des bâtons, des eſpeces de flambeaux. Trois femmes parurent, elles apportoient, ſur leurs têtes, des pains ronds. On les coupa en morceaux, & chacun en prit un; ils burent à même d'une groſſe bouteille, qu'on ſuppoſe être de l'eau-de-vie, par le peu de temps qu'ils la tenoient à la bouche.

Pendant ce temps, les habitans de Mont-Luel ſe préparoient à ſe défendre; mais, comme il arrive dans ces ſortes d'occaſions, chacun propoſoit un avis, & l'on perdoit un temps précieux en diſcours inutiles.

Cependant, ceux qui étoient au téleſcope, comme un pilote eſt au gouvernail, firent ſavoir que les brigands rentroient dans la


THE NEWBERRY LIBRARY · CHICAGO

forêt. Il étoit venu un homme à cheval, le chef ſans doute, puiſque, à ſon arrivée, tout le monde l'avoit ſuivi, & s'étoit jetté dans le bois avec aſſez de précipitation. Il étoit environ cinq heures du ſoir, lorſque tout cela ſe paſſoit. A huit heures, on les vit s'avancer vers Mont-Luel; celui qui étoit à cheval devança la troupe d'environ cent pas; il apperçut, ſans doute, que la porte étoit fermée, il s'en retourna au grand galop, & ſa troupe fit la même choſe. Elle ſe porta vers un château, éloigné environ d'une lieue & demie de Mont-Luel. On a ſu qu'ils s'étoient informés d'une femme qui ramaſſoit de l'herbe pour des vaches, ſi les maîtres de ce château l'habitoient; qu'ayant appris qu'il n'y avoit que le concierge & ſa famille, ils lui avoient fait dire de ſe retirer avec ſes effets & ſes enfans.

Alors, ils briſerent les portes, réunirent tous les papiers dans une ſalle à manger, prirent du vin, des flambeaux de cuivre, des draps, ſept fuſils, des piſtolets, & mirent le feu à la maiſon. A la vue des flammes on ſonna le tocſin dans toutes les paroiſſes. La troupe des incendiaires ayant conſidéré l'effet & les progrès du feu, dirigerent leurs

pas vers un autre château. En paſſant dans les villages, ils diſoient aux habitans qu'ils fuſſent tranquilles, qu'ils n'en vouloient qu'à leurs ennemis, mais qu'ils ne laiſſeroient pas un ſeul château ſur ſes fondemens, qu'ils avoient juré d'exterminer les nobles, tyrans du peuple. Ils en brûlerent ſucceſſivement ſept dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ſans trouver la moindre réſiſtance. Cependant, ayant apperçu un corps d'environ quinze hommes armés qui venoient ſur eux, ils coururent de toutes leurs forces pour le joindre; mais ceux-ci ſe voyant infiniment moins nombreux, prirent la fuite, & entrerent dans un aſſez gros village du Dauphiné.

La frayeur groſſiſſant les objets, on avoit répandu qu'ils étoient douze cents hommes armés. A cette nouvelle, les châteaux furent bientôt déſerts; l'on ſe contenta d'emporter l'argenterie & les effets les plus précieux, & l'on abandonna les meubles, les archives & les proviſions à la proie des flammes ou au pillage. Douze châteaux, petits ou grands, ont été ainſi détruits. Un des plus conſidérables eſt celui de M. le baron d'*Anton*.

On demandera ſans doute comment les

habitans du lieu ne se sont pas réunis pour s'opposer à ce ravage. En voici la raison : On voyoit une armée dans ces cinquante brigands ; ils ne faisoient aucun mal aux villages ; ils ne tuoient personne, ils avoient l'air de venger le peuple opprimé. La plupart des propriétaires menacés d'être brûlés depuis long-temps, effrayés de la calamité publique, s'étoient retirés dans les villes, ou avoient pris le funeste parti de voyager dans l'étranger.

L'humanité conserve encore quelques droits dans les cœurs les plus féroces. Le château de Mezin a été sauvé, parce que les brigands ont trouvé dedans une femme au lit, très-malade, & trois de ses enfans qui avoient la petite vérole ; ils se sont contentés de brûler les papiers dans sa cour, & l'on a respecté cette mere effrayée qui, peut-être, n'aura pas survécu à la crainte de voir périr sa malheureuse famille.

On se demande encore : Le peuple se porte-t-il de lui-même à cette vengeance ? est-il soudoyé, ou enflâmé par des partis séditieux qui ont de plus grands projets ?

Il me semble qu'il ne faut pas chercher des causes si éloignées. Les grands, les riches, les seigneurs des provinces ont si cruellement

& ſi long-temps écraſé le peuple, qu'il y a une ancienne haine preſque ineffaçable. Elle a couvé long-temps, mais c'eſt en fermentant ſans oſer ou plutôt ſans pouvoir faire d'exploſion. Pliés ſous tant d'eſpeces de jougs, il a fallu s'arracher ſa ſubſiſtance pour la fondre en argent, & la porter en redevance aux ſeigneurs tyranniques; tantôt c'étoient des corvées, tantôt c'étoient des procès injuſtes, tantôt des violences. La vengeance s'amaſſe pendant un ſiecle dans des cœurs ulcérés, &, du moment qu'elle peut agir, c'eſt un torrent qui ne connoît plus de frein.

Ceux qui ont incendié les douze châteaux ſe ſont diſperſés, mais, vraiſemblablement, ont été faire quelque expédition dans une autre partie de la province. Comme toutes les villes forment leur milice, on ſentira la néceſſité de mettre ſes forces en commun, pour ſe garder mutuellement. Les nouvelles de cette province racontent l'événement avec des détails beaucoup plus ſiniſtres; nous nous ſommes renfermés dans les bornes de la vérité; elle eſt aſſez alarmante ſans chercher encore à troubler les eſprits qui ne ſe calmeront qu'à la vue de la conſtitution.

On avoit répandu que le château de Pierre-

en-Cise avoit eu le sort de celui de la Bastille ; ce n'auroit pas été un grand malheur, mais le fait est faux : du moins, le 29 juillet, ce malheureux asyle des fautes, des erreurs & des crimes, étoit encore sur son roc ; & la ville de Lyon, sous la garde des citoyens, jouissoit de la tranquillité dont Paris va jouir quand la garde parisienne sera formée d'après le plan sage qui vient d'être proposé.

Chez LEFEVRE, Libraire, rue de la Harpe, au coin de celle Poupée, n°. 181.

De l'Impr. de Ve. HÉRISSANT, rue Neuve-N.-D. 1789.

657.